François Gaudin, *Terminologie : des problèmes
sémantiques aux pratiques institutionnelles*

Myriam Bouveret

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3153>

DOI : 10.4000/praxematique.3153

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1991

Pagination : 155-159

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Myriam Bouveret, « François Gaudin, *Terminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 16 | 1991, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3153> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3153>

LECTURES ET POINTS DE VUE

François GAUDIN

TERMINOLOGIE : DES PROBLEMES SÉMANTIQUES AUX PRATIQUES INSTITUTIONNELLES. Doctorat N.R., Université de Rouen, U.R.A. C.N.R.S. 1164 S.U.D.L.A., 2 vol, 646p., septembre 1990.

La thèse de François Gaudin nous présente une réflexion sur la terminologie dans ses applications pratiques. Quels en sont les besoins et les enjeux ? Face à ces questions, F. Gaudin constate qu'une terminologie dominante idéaliste empêche la discipline de jouer un rôle pleinement efficace, ce qui l'entraîne à reformuler les propositions de cette discipline. Sur les traces de la sociolinguistique, la terminologie devient socioterminologie. Celle-ci apparaît ainsi nommée en 1984 sous la plume de P. Lerat et se voit développée en 1986 par Y. Gambier. L'objectif en est de « se soucier du fonctionnement des termes et des conditions sociolinguistiques » (p. 147). La socioterminologie emprunte les voies de la sociolinguistique, de la sémantique et intègre la praxématique dans ses réflexions. Elle s'inscrit contre une pratique terminologique idéaliste et mal adaptée aux besoins d'aujourd'hui, lui préférant l'exemple québécois, plus proche du modèle socioterminologique.

La thèse de François Gaudin s'articule en trois parties. La première est consacrée à l'histoire de la terminologie développée en Belgique, au Québec et en France. Cette confrontation critique est l'occasion de développer les aspects condamnables d'une réflexion sur le terme et plus généralement sur le fonctionnement langagier. La seconde partie se penche sur la dimension conceptuelle de la discipline. Les insuffisances d'une réflexion terminologique qui se voit coupée de cette dimension sont analysées. La terminologie est plus qu'une structuration du lexique. Il faut reconsidérer la terminologie et s'appliquer à intégrer les acquis de la sociolinguistique, de la linguistique de l'interaction, de la glottopolitique. La socioterminologie nous est présentée en troisième partie à la lumière de cette réflexion théorique.

Le survol historique de la première partie nous apprend que la terminologie apparaît en 1931 en Autriche avec Eugène Wuster et parallèlement en U.R.S.S. à la même date avec D.S. Lotte. Ce n'est que dans les années soixante qu'elle se voit développée au Québec et plus tardivement en France, en Belgique et au Luxembourg. L'école autrichienne de E. Wuster, toujours pesante sur les théories terminologiques, a marqué la discipline d'une vision idéaliste. Cet idéalisme pèse sur les aménagements terminologiques et la faute n'en incombe pas qu'à l'Ecole de E. Wuster. La croyance en un langage scientifique pur est bien

ancrée chez les scientifiques eux-mêmes. Un langage scientifique pur, coupé des réalités du fonctionnement linguistique normal, telle est l'affirmation que combat la socioterminologie. Selon E. Wuster, la polysémie rencontrée en langage scientifique n'existe pas, elle n'est que nécessité stylistique.

Sur ce point, l'Ecole russe de D.S. Lotte sera plus prudente et les théories qu'elle développe soulignent l'importance de situer les termes dans leur contexte discursif, insistant d'autre part sur le rôle cognitif des termes. Un second aspect contre lequel s'inscrit la socioterminologie est la formation classique des termes à partir des racines gréco-latines. Cette approche défendue par Wuster mais aussi par les scientifiques est persistante. Les scientifiques voient dans cette formation le plus sûr moyen de représenter l'architecture complexe du réel, d'éliminer la polysémie irritante des termes mais c'est aussi le plus sûr moyen de conférer à leur discours un sérieux commandant le respect. L'école belge à travers Georges Luquin défend elle aussi le recours aux racines gréco-latines. Elle développe par ailleurs une recherche enrichissante pour la terminologie, celle de l'histoire des sciences. Cette étude est rendue nécessaire d'après F. Gaudin non pour l'intérêt que présente l'histoire en soi mais pour l'enseignement qu'elle peut apporter.

Outre ces aspects critiquables des différentes théories, l'auteur pense que la terminologie doit faire face à une demande croissante depuis la dernière guerre mondiale à cause du développement de nouvelles technologies et qu'elle n'y est pas prête, d'où l'insuccès qu'elle connaît, particulièrement en France. Le succès de l'aménagement terminologique québécois repose sur une approche différente de la terminologie renforcée par des moyens glottopolitiques. Le monde du travail a besoin d'aménagements terminologiques pour des buts pratiques et commerciaux. Or au Québec l'urgence est renforcée par la lutte active contre les anglicismes. Il faut remplacer, supplanter les xénismes et l'on s'en donne les moyens financiers et humains. Dès 1963 est votée la « loi 63 » implantant le français comme langue de travail. Les salariés sont mis à contribution et doivent participer à l'effort terminologique en français. Le non-emploi de la terminologie en vigueur entraîne des sanctions et des amendes. C'est de cette politique suivie dont la France ne s'est pas donné les moyens. Des commissions légifèrent, équipent des secteurs entiers, remplacent les xénismes mais ni la diffusion, ni les sanctions n'accompagnent l'effort de création. Comment par ailleurs espérer diffuser un terme lorsque le produit est déjà connu sur le marché sous un terme étranger ? Il faut prévoir les secteurs en évolution et les équiper par avance. L'on sait parfaitement que la meilleure méthode d'implantation d'un néoterme est qu'il soit diffusé en même temps que la chose nouvelle. Cela suppose donc de construire la terminologie en amont et de prévoir les besoins.

Il est un dernier point sur lequel l'Europe a un retard à rattraper : la formation de terminologues. Les Centres de Terminologie bien qu'existant (Le Centre Jacques Amyot et le C.T.N. pour la France) sont trop peu nombreux mais surtout on forme peu les linguistes à la discipline. Les aménagements terminologiques doivent être menés par des linguistes formés à la terminologie. Il faut lutter contre le développement des terminologies sauvages mais aussi des terminologies concurrentes dans les mêmes domaines. Ces foisonnements rendent la tâche des traducteurs difficile et ils sont souvent obligés d'avoir recours à une « terminologie maison » fabriquée par l'entreprise.

La terminologie a donc un rôle à jouer dans les milieux du travail pour les équipements langagiers : nouvelles machines, modes d'emploi, commercialisation des produits, noms de marque. Elle a aussi un rôle à jouer dans la diffusion des connaissances. La question « Quelle langue pour les sciences ? » la concerne directement. La science se veut universelle et veut donc employer un langage universel souvent à base d'anglais. Or, qu'est-ce qu'une science coupée de ses racines ? « On ne pense bien que dans ses propres mots », cette affirmation est valable pour la recherche scientifique et l'on doit donner aux chercheurs les moyens terminologiques de penser la science dans leur propre langue. La lutte est donc double : lutte contre les anglicismes et lutte contre le purisme gréco-latin. Mieux penser la science c'est aussi mieux la diffuser auprès du public, réduisant ainsi l'écart entre ces deux mondes.

La seconde partie de la thèse situe la terminologie dans une dimension conceptuelle. La terminologie n'est pas une métalangue et le terme a un rôle cognitif. La référence est d'ordre social et le concept d'ordre individuel. Le terme procède donc d'un mouvement dialectique par lequel la connaissance « se rassemble sous le concept » mais aussi « s'extériorise dans les techniques expérimentales » (N. MOULOU, *Les structures, la recherche et le savoir*, 1968, Payot, p. 138). La praxématique y verrait là un mouvement d'implication/explication. Le terme est chargé d'expérience, il naît de l'expérience. Selon F. Gaudin il est nécessaire de replacer le concept dans sa construction sociale et interactive : c'est dans l'interaction, dans la négociation que le concept acquiert son statut. Le concept structure l'expérience et la dénomination se fait dans l'interaction. La notion ne précède pas le langage comme le pensait Wuster mais naît par le langage, d'où la nécessité de considérer la communauté linguistique, les locuteurs.

C'est sur ce constat d'une dimension conceptuelle et interactive à la fois que F. Gaudin développe en troisième partie les propositions de la socioterminologie. Celle-ci s'inscrit contre la terminologie dominante et se propose, à l'instar de la sociolinguistique, de « remettre la terminologie sur ses pieds ». La socioterminologie repose sur les acquis de la sociolinguistique. Elle repose sur une réflexion sociolinguistique du fonctionnement du langage comme entité sociale, produisant du sens dans une interaction. La pensée est toujours un produit social bien que constituant toujours un acte individuel.

Ce que la sociolinguistique enseigne à la socioterminologie, c'est la nécessité d'une méthodologie d'enquêtes pour cerner les besoins néologiques. Les locuteurs doivent être pris en considération et l'on ne peut concevoir d'équiper une entreprise en terminologie en imposant un langage créé par des commissions externes. L'exemple du Québec est édifiant sur ce point : des terminologues sont détachés auprès des entreprises et jouent un rôle de conseiller linguistique. La terminologie est alors élaborée sur le terrain avec les utilisateurs. Les locuteurs par ailleurs jouent un rôle dans la diffusion des néologismes. Connaître les mécanismes de diffusion des néologismes nécessite d'étudier la néologie orale dans son milieu social. Les néotermes afin de s'imposer nécessitent « un accueil qui les insère dans les pratiques langagières et un réseau qui en diffuse l'usage » (p. 424). L'étude de la néologie et de la connaissance de ses mécanismes serait donc une aide précieuse et assurerait à la terminologie les moyens d'une diffusion efficace. Bien que la néologie scientifique connaisse un mécanisme de diffusion différent, le terme une fois reconnu par la communauté scientifique est généralement accepté et immédiatement diffusé, il reste vrai néanmoins que ce n'est pas toujours le cas, en particulier pour la terminologie technique liée au travail

d'équipements terminologiques décidés par des commissions néologiques. L'étude des conditions d'acceptabilité et de diffusion des nouveaux termes va de pair avec la création de ceux-ci.

Il est donc nécessaire d'adapter d'une part la terminologie aux besoins mais aussi de s'assurer de son efficacité et de sa diffusion. Le problème de l'efficacité rencontre celui de la norme. F. Gaudin distingue normaison et normalisation. La première désigne la norme régulatrice à l'œuvre dans tout échange, la seconde relève de la norme imposée et planifiée. La normalisation terminologique doit prendre en compte l'usage, la communauté des usagers, ce qui suppose une étude sérieuse des contextes et des utilisateurs. Concernant la diffusion des termes, l'auteur pense qu'une étude du discours peut se révéler utile, discours de vulgarisation mais aussi discours d'interface. Il faut essayer d'établir une typologie des discours, s'aidant de paramètres extra-linguistiques tels ceux utilisés par l'éditologie par exemple.

L'analyse des discours aurait par ailleurs tout intérêt à s'appuyer sur les analyses sémantiques, étude des isotopies, de la coréférence. L'analyse de textes fréquentielle telle qu'elle se pratique en lexicométrie permet de mettre à jour les collocations lexicales. L'analyse des cooccurrents déjà utilisée pour l'étude des discours politiques constitue une aide pour la terminologie. L'étude sémantique représente une lacune que doit combler la terminologie si elle veut se donner les moyens de réussir et c'est dans ce sens que va le CTN dirigé par P. Lerat dont les fiches témoignent de l'attention accordée à des notions telles que la contiguïté notionnelle. Il ne s'agit plus d'une simple analyse de réseaux en traits mais d'une réelle prise en considération de l'aspect cognitif du terme et de son « fonctionnement dans le cadre d'une activité », appellation que F. Gaudin préfère à celle d'appartenance à un domaine.

C'est ce rôle cognitif du terme qui amène F. Gaudin à terminer sa troisième partie sur la praxématique. Celle-ci en effet lui semble apporter les outils nécessaires à une réflexion sur le terme non pas en tant que signe coupé du fonctionnement linguistique normal mais en tant que praxème subissant un réglage de sens forcé. « La praxématique, un apport pour une théorie du terme ? » La connaissance se fonde sur la pratique. Les scientifiques n'apprennent un concept qu'en même temps qu'ils en font l'expérience. Le terme est chargé d'expérience. La logosphère scientifique est ce monde de langage où se construit la réflexion scientifique. La pensée est en action sur le monde, « le sens que l'homme donne aux choses (...) accompagne, facilite son action sur les choses » (R. Lafont, *Le travail et la langue*, 1978, p. 16). Il n'est donc pas curieux de constater qu'un scientifique voit sa pensée se transformer au fil des évolutions théoriques, ce n'est pas le monde qui a changé. C'est en fait son action sur le monde qui a changé, seule son appréhension du monde a évolué. Il le remodèle pour ses propres facilités.

Le découpage du réel s'organise en niveaux arthrologiques, « tout locuteur dispose, selon R. Lafont, de plusieurs niveaux arthrologiques qu'il choisit en fonction de sa communication » (1978 : 135). Le niveau arthrologique d'un terme utilisé par un scientifique pour les besoins précis d'une communication relèvera d'une articulation plus complexe que pour un locuteur non averti utilisant le même terme. La praxématique considère d'autre part la polysémie comme inhérente au langage. La polysémie des termes techniques et scientifiques peut donc être envisagée non plus comme un dysfonctionnement mais au contraire comme un fonctionnement normal du praxème, les termes pouvant ainsi avoir des programmes de sens distincts.

Cette étude de F. Gaudin sur les pratiques terminologiques et le développement de la socio-terminologie est minutieusement documentée. Elle n'est pas seulement enrichissante pour le lecteur, elle est stimulante. La terminologie manque de moyens, elle a trop longtemps été pratiquée dans l'ignorance des réalités du fonctionnement du langage. La socioterminologie propose des solutions ambitieuses et l'on est convaincu après cette lecture que ses propositions théoriques sont en mesure de revigorer la discipline d'une nouvelle force créatrice.

Myriam BOUVERET